



L'AMOUR DES FAUVES

EDGAR P.S.

RÉCIT

Edgar P.S.

L'Amour des fauves

© Edgar P.S., 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7886-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« La couleur [...] est une libération. »

(HENRI MATISSE)

Quand l'amour des fauves chavire mon cœur,
Il me vient à l'esprit que tu me racontes
Des histoires sanglantes,
Des histoires sauvages,
Dans la Sibérie lointaine, lointaine...

Ne crains pas de me faire peur !
Ne crains pas de me tuer de mots...
Je sais ce qui se passe dans les plaines perdues de neige ;
Ne crains pas de m'émouvoir !
Fais-moi miauler le cœur ! Mille fois.

Mille fois...

PROLOGUE

Mes amis les chats ont neuf vies. Ils m'ont caché combien j'en avais. Mais quand la faim se fait sentir, sous ma peau le vide absolu, j'en perds cent à la minute.

Comme une rafale d'éternité.

Ma faim est immense. S'insinue. Ma faim devient carnation.

... Je n'ai pas mangé depuis des jours...

Sur la tapisserie du mur, héritée de ma grand-mère, un grand tigre brodé se promène. Il me nargue. Qu'est-ce que tu vois ? Qu'est-ce que tu vois derrière tes deux yeux d'or ?

Ma raison divague. Le monde est une cage où je déambule, des barreaux ancrés sur ma vue. Il me vient à l'idée de m'échapper d'ici, de le poursuivre. Je saute sur les fils de soie, traque ses pas dans la neige... Qu'est-ce que tu caches ? Qu'est-ce que tu caches derrière ta peau de roi ? Mes pensées s'entremêlent dans les mailles enlacées. Je suis rage. Inextricables lames. Du blanc, du bleu, les mailles se déchirent à mesure que j'avance. J'ai perdu sa trace. J'ai beau déployer mes griffes, regarder droit devant, je n'ai plus de force, la faim se fait sentir. Ma vue se brouille, je tombe... Je perds une vie. Je m'en fiche, je m'en fiche... Qu'il fasse jour, qu'il fasse nuit. Sur les fils de soie, je ne vois plus que toi !

J'ai faim ce soir.

J'ai faim. Que faire ? Après tout, je n'y peux rien. Sur le lit, je mange des fruits. J'attends qu'un grand fracas survienne. Je m'ennuie, je m'ennuie, j'aimerais que tu sois avec moi.

Mes pupilles se dilatent, je m'agite, je bois de l'eau. Les fruits sont durs, le moindre bruit effleure ma peau. J'aurais voulu que tu me parles d'amour... J'aurais aimé qu'on me parle d'amour...

Avant la nuit, tu es parti, tu t'es engouffré dans la neige et le vent ; comme un adieu, tu m'as offert une dent de tigre... Je ne sais pas trop comment je dois le prendre...

Ton sourire affamé dévore ma rétine. Dehors la tempête fait rage. Où es-tu ? Que fais-tu ? Les vitres tonnent, le vent bat la mesure. Mon cœur brisé s'entrouvre dans l'univers. Amour, quelle impression de vide : je me sens comme un contenant ! J'aimerais que tu me serres dans tes bras, mais l'impatience se fait corps : mon cœur a mal, mon ventre a faim, et je me sens au désespoir tellement j'ai faim. Ma raison commence à faire des siennes... Tu n'es plus là, et je me surprends à parler à la nuit. « Donne-moi une poire ! Donne-moi une pomme ! » Mais les pommes n'ont plus le goût des pommes, et les poires n'ont plus le goût des poires... Je n'ai dans la bouche qu'un goût de rouge... Qu'un goût de peau qui n'est pas ta peau...

Dans la pénombre, j'entends ma bouche croquer la solitude. Je croque, et je croque sans mot dire. C'est tout ce que je peux faire. Et je mange le silence... Je mange l'obscurité. Je mange ton nom que je n'oublie pas, ton visage en forme de pomme, ton visage en forme d'amour. Je porte la faim dans mon ventre ; ma faim a ton visage ; ma faim est poésie d'amour. J'attends le jour en mangeant, je pèle des pommes en attendant l'aurore. Mes vœux d'amour sont comme une nature morte. Et je finis par être écœurée...

Dans la cour du quartier, un cirque itinérant s'est installé. Des cages en fer suspendues sur la neige, des animaux solitaires et fatigués. Des rugissements sur fond d'orgue barbare. Le crissement des barreaux défie ma solitude. Et par dessus les tentures pourpres du chapiteau, le ciel étincelant, comme une orange ! Comme une orange, la nuit, l'obscurité. Je pense à toi, à la voûte céleste, aux astres de vie. À une orange roulant sur de la neige ferme.

Je vois tes pas dans la neige. Comme sur la tapisserie du mur. Je t'imagine marcher péniblement sur les sentiers givrés de Sibérie... Tout cela me rappelle de vieilles histoires... Une légende raconte depuis des siècles qu'un dieu d'Amour sommeille là-haut dans les glaciers des steppes. Qu'il s'est écrasé au milieu des montagnes il y a mille ans. Qu'il a donné son nom aux Tigres d'Amour. Je l'imagine enfoui sous la glace, trésor froid et sans vie... Il palpite

sous les pas d'explorateurs perdus...

Mes pensées se déchirent. Comme une orange, se coupent en deux. J'aurais envie de hurler. Crier, jurer dans la vaste plaine de glace ! Mais la faim est trop forte, mon ventre s'essouffle à force de pleurer, résonne en cascade dans la chambre creuse... D'une main, j'ai renversé la corbeille de fruits. Je me sens en colère.

1..., 2..., 3 pommes... Je suis au dernier degré de la faim.

Pour tenter d'oublier, je feuillette les journaux. J'arrache des pages, je ne lis que du vide. Je n'ai pas envie de lire. J'aimerais que la littérature soit quelque chose qui se mange... Je pense à nous, et en vain, j'essaie de m'envelopper dans la nuit noire et de dormir. Pour m'amuser, j'éclaire le coin du mur avec le reflet d'un couteau. Et je ne vois rien. Et je vois tout. La lumière du dehors m'indispose.

C'est fou, je t'imagine comme les hommes de Sibérie, chassant des Tigres d'Amour. Cliché de mon esprit. Réminiscence du siècle dernier. Aujourd'hui, il ne reste plus rien de ces animaux fabuleux, je n'en ai jamais vu, mais je te vois le fusil à l'épaule, défiant la tempête et les éléments, à la recherche de vivres à nous ramener... Reviens vite, et ne prends pas froid !

J'ouvre en grand les rideaux. Le ciel clair et brûlant contamine la chambre, le tapis et le sol chaud. L'eau tranquille du vase devient orange. Orange les fleurs brûlées par le jour. Je te vois poursuivre les tigres à en perdre haleine... Qu'elle est loin ma Sibérie natale... Ma steppe... Ma maison d'enfance, mes Tigres d'Amour.

Je n'ai pas vu tous ces désirs qui nous ont éloignés, toi et moi, ni les événements survenus depuis des semaines... Je n'ai pas pressenti la faim... Je n'ai pas vu ce que je suis, ce que tu es, ce que nous sommes, à l'ombre du jour, à la lumière de la nuit. Nous sommes les proies de la vie, de la folie des hommes. Terrible est cette nuit claire comme ces regrets que je porte. Ces espoirs qui s'agitent en moi comme des flocons de neige, flottant tels les restes d'une vie, d'un rêve impossible d'amour... J'essaie de fermer les yeux, mais le crépuscule n'en finit plus. S'épuise, se traîne à en mourir. On se croirait dans les pôles tant on s'ennuie ! Comme ces jours lents où l'on aimerait presser le soleil tel un fruit

pour que tout s'éteigne. Eteindre la lumière de toute vie, éteindre sa propre vie.

Je ne sais pas pourquoi j'imagine les plaines de Sibérie... L'hiver est rude, le temps s'est gâté, et depuis plusieurs semaines la neige n'en finit plus de tomber. Sans arrêt. Je deviens folle ! La maison est trop calme, les enfants dorment depuis des heures. Les armoires regorgent d'affaires, de désordre, il faudrait ranger, mais je n'en ai pas le courage. De vieux livres traînent ouverts sur les commodes. Des contes à dormir debout. Les enfants aiment que je leur lise *Le Chat botté* avant de dormir. Les pages sont toutes froissées. Abîmées... Je reste là assise. Par habitude, je démaillote un de tes pulls. Je croque le trognon d'une pomme. Je joue aux billes avec les pépins. Le son des cages dans la cour rythme mes songes. Je vois tes pas dans la neige... Une image persiste : je vois des hommes traquer des tigres, là-haut dans les montagnes...

Pour trouver le sommeil, j'essaie d'imaginer les lumières de la rue, l'éclat du sol, l'orange sur l'asphalte et les toitures en fer, mais je ne vois que du limon, de l'eau, des torrents et des mares de boue, l'orange dans les crevasses et la pierre dure ; j'essaie d'ignorer ces images, de goûter à l'orange du ciel, sur mon visage et mes paupières, mais celles-ci envahissent le fond de mes yeux, et se dessinent en moi des silhouettes étranges et inconnues sur fond de montagne et de Sibérie. Sur les murs, au plafond, je ne vois que des ombres apparaître dans la neige. Se découper dans le ciel de l'Est. Les figures de paysans, de chasseurs, de soldats rouges, et de tigres infernaux. Oranges, presque rouges. L'orange des cœurs irradiés. Orange brûlant comme la peau des pommes. Un orange teinté comme tes lèvres. Comme la peau des hommes. Un orange éclatant qu'on aurait voulu ce soir aimer et être aimé. Partout de l'orange sur le ciel gelé ! Sur l'eau des rivières, les ailes des insectes, les toits des maisons, les chemins égarés, les mémoires abîmées, tous ces paysages dévastés auxquels il manque une pointe de couleur. Cette absence de couleur qui vous transperce le cœur.

J'ai vu l'orange me happer ! J'ai vu l'orange remplir le fond de mon âme, opprimer mon cœur, me battre le sang comme le froid des nuits sibériennes. Comme la peau des agrumes, mon corps s'assèche à n'en plus finir. Se tord. Mes griffes se libèrent, se rebiffent. Des souvenirs en moi se réveillent. Comme des rayures, dessinent par dessus mon corps un maillage nouveau, une peau inextricable. Et dans la nuit, mon estomac rugit, encore, et encore... Je me

rappelle...

Sur mes paupières, dans mes souvenirs, des images frénétiques se pressent, oranges, comme des lampions, halos hagards, fragiles, qui se déchirent... Je me rappelle... Sur ma langue, la brûlure de la neige éveille en moi la mémoire. Ma langue se fige, j'ai envie de cracher. Mais je ne peux que me contenir. Balbutier quelques mots. « Pourquoi tu n'es plus là ? »

Il n'est plus temps de penser à nous, ni à cette chaleur improbable qui me brûle les entrailles, les membres, l'extrémité de mon être. Cette neige brûlante qui m'assomme, me donne envie de plonger, éclate ma vie ! Cette chaleur qui me dit «mange, mange, ta honte et ton désordre. Suffis-toi de ta faim ! ». Je m'énerve pour rien. Ma fureur déchire l'air, l'amour des fauves me dicte sa loi. Je veux manger l'amour, manger la vie. M'entendre les dévorer, comme ces fauves qu'on voit dans les cages. Manger la présence et l'invisible. Manger ton absence. Ce qui ne paraît pas à nos yeux. Ce que tu n'as pas vu de moi. Ce qui se rappelle à ma mémoire... Ce que même les animaux sauvages voient et que tu ne vois pas.

J'ai faim ; mon ventre gronde comme un blizzard ; j'entends des bêtes hurler derrière les fenêtres. Je les vois, se libérer de leurs cages, toutes griffes dehors, les dents affutées... Et du sang perle sur la neige. Un présage de la guerre à venir. Le monde change, le temps est venu, nous y sommes, c'est la perestroïka !

... J'aime le regard des grands fauves ...

... Leur splendide majesté ...

Dans les plaines de Sibérie,

Dans leurs grands yeux de neige et de vie

Je lis -

Un appétit dont je rêve ;

... J'aime le regard d'un grand fauve ...